



par André Videau et Jim Cohen

\*\*\*\*\*

## CHARBONS ARDENTS

Film français

de Jean-Michel Carré

► En 1994, le décor paisible et laborieux du roman de Richard Llewellyn, *Qu'elle était verte ma vallée*, dans la région minière du pays de Galles, va être le théâtre du plus insolite des mouvements sociaux. Plus qu'une audacieuse expérience d'autogestion ouvrière ou de mise en chantier d'une utopie, c'est, de par sa réussite, une démonstration de "démocratie en marche".

Les mineurs de Towet Colliery, après des mois de lutte, prennent acte de la décision de fermeture qui a été arrêtée par le gouvernement conservateur de Margaret Thatcher. Ils ont seulement obtenu de substantielles indemnités de licenciement. Tout pourrait en rester là, comme dans d'autres secteurs de l'économie envoyés à la casse sous les coups imparables du principe de rentabilité. Sauf que le premier mouvement de découragement passé, les syndicats se remobilisent, pensant que la défaite n'est pas inéluctable. Ils finiront par convaincre les travailleurs de s'investir dans le rachat de la mine à la British

Coal, propriétaire national, qui procède à sa liquidation. Commence alors une aventure sans précédent qui oblige chacun à prendre de nouvelles responsabilités d'employé et de patron. Le miracle sera au rendez-vous. La mine accroît sa productivité, les carnets de commande sont pleins, l'absentéisme diminue, les salaires sont revalorisés, l'environnement social et culturel fait enfin l'objet d'une vraie politique, décidée, comme toute la marche de l'entreprise, au niveau collégial...

C'est trois ans après que l'équipe de Jean-Michel Carré arrive sur les lieux pour filmer le cheminement de l'expérience et témoigner du succès et des difficultés au jour le jour. Après avoir obtenu l'aval référendaire des intéressés (une décision soumise aux mêmes règles que les autres), les cinéastes s'installent et, durant un an, dans un climat de grande confiance et de liberté, ils vont pouvoir saisir "la gestion d'une réussite". Il y aura plus de cent heures d'images, dont le film ne retient bien sûr qu'une sélection (un livre concomitant et éponyme, paru au Serpent à plumes, faisant plus largement place aux interviews

des principaux acteurs du film). L'utopie à beau être la vérité en marche, selon la belle formule de Victor Hugo reprise en exergue, elle n'avance pas forcément et, surtout, ne gravit pas les marches du progrès sur un tapis planifié. Le film ne cache rien des débats, parfois virulents, au sein de l'entreprise, certes causés par le partage des nouvelles responsabilités mais aussi par les perspectives et les orientations à moyen et long terme. Il faut maintenir l'emploi, voire augmenter l'embauche, former les jeunes, tenir compte de la raréfaction prochaine du minerai... Faut-il propager la méthode et prendre d'autres puits en charge ? Faut-il utiliser le site et l'aménager à des fins touristiques pour que perdure la mémoire ouvrière ? Certes, le film est un documentaire qui se veut un constat et un hommage, mais il ne faudrait pas croire que son didactisme, voire son militantisme prennent le pas sur le compte rendu chaleureux d'un fait de société peut-être porteur d'avenir et qui se déroule dans une ambiance débordante de vie. Pour preuve, ces séquences qu'on dirait sorties des *Virtuoses* ou de *Full*



*Monty*, alors que vraisemblablement ce sont ces fictions qui sont inspirées des réalités de Towet Colliery. \*

A. V.

\*\*\*\*\*

## FISH AND CHIPS (EAST IS EAST)

**Film anglais**  
**de Damien O'Donnell**

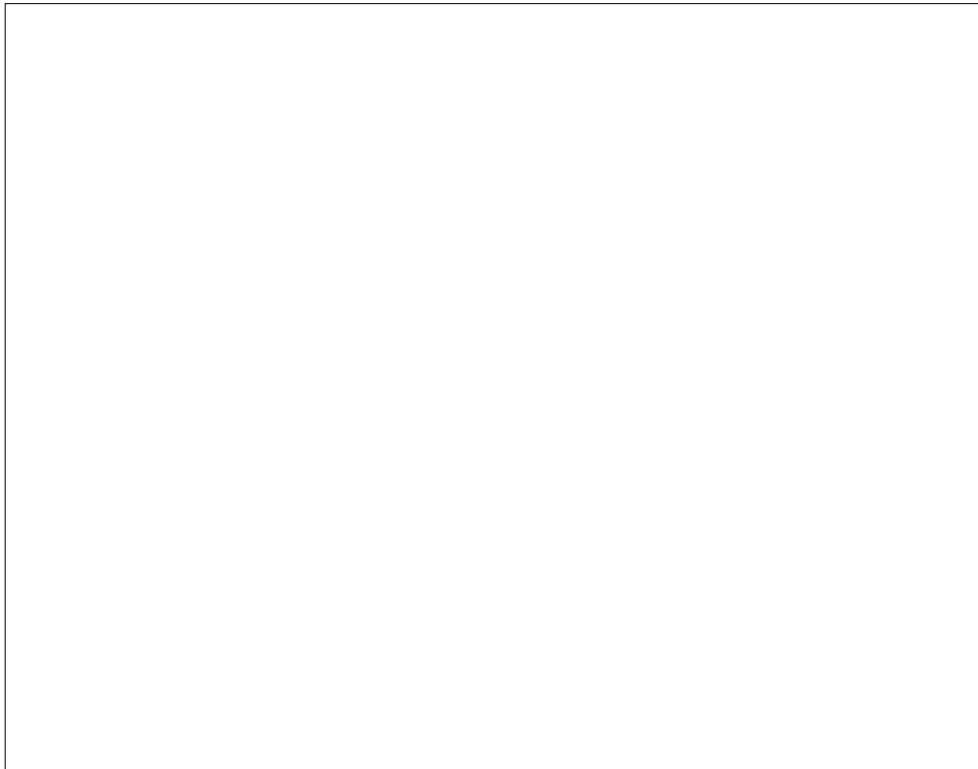
► L'Angleterre est peut-être un pays où se produisent d'importantes "dériveres communautaires" mais c'est aussi un pays où l'on peut porter sans complexes un regard critique sur ces replis et sur les obstacles qu'ils posent à l'intégration des populations immigrées. On peut même en rire, et de ce rire moqueur peut

sortir une vision plus équilibrée du mode de coexistence entre la société d'accueil et les cultures minoritaires qui essaient de survivre en son sein.

Dans ce sens, le cinéma anglais nous avait déjà donné *My Son the Fanatic* (Mon fils le fanatique, d'Udayan Prasad), l'histoire d'un père plutôt modéré en lutte avec son fils devenu intégriste (*H&M* n° 1212, mars-avril 1998). Dans *Fish and Chips*, c'est l'inverse : sept enfants plutôt bien intégrés vivent sous la férule d'un père pakistanais nostalgique des traditions de sa communauté musulmane, au point de marier ses fils à des jeunes filles de la communauté sans leur demander leur avis. Ce père (joué par

le grand acteur Om Puri) est une contradiction ambulante. Ses amis de la mosquée l'appellent Zahir mais dans la vie de tous les jours il est "George". Marié en secondes noces à une Anglaise de milieu ouvrier, il fait tourner avec sa famille une boutique de *fish and chips*.

Une ribambelle d'enfants de mère anglaise et de père pakistanais, vivant plutôt comme de jeunes Anglais mais harcelés à tout moment par un père qui veut les ramener à la tradition : imaginez les possibilités comiques qui résident dans une telle situation. Quand le père n'est pas là, on va préparer des saucisses de porc (quoi de plus anglais, quoi de moins musul-



man ?) mais quand on l'aperçoit au coin de la rue, il faut tout cacher et faire disparaître l'odeur. Le militant raciste du quartier est campé comme un ignorant ridicule et il en prend pour son grade – comme il se doit. Plus surprenant est son petit-fils, rouquin de dix ans, meilleur copain du jeune Sajid, qui dit poliment “*Salam Aleikum*” à tous ses amis musulmans. Comédie donc, mais d'une espèce plutôt grinçante, puisque le spectateur comprend dès le départ que la tragédie rôde. Le père a déjà essayé une fois d'arranger un mariage entre son fils aîné et une jeune musulmane, mais dans une des premières scènes du film le fils quitte la salle en pleine cérémonie (on apprend plus tard qu'il est homosexuel) et déshonore ainsi son père, qui le décrète “mort”. C'est lorsque Zahir/George récidive en négociant secrètement un double mariage entre deux autres fils et deux filles pakistanaïses de la ville de Bradford (bastion indo-pakistanaïse surnommé “Bradistan” !) que le conflit central du film se noue. On en arrive aux violences physiques au sein de la famille, car lorsque le père sent son autorité et ses valeurs menacées, il a la main leste... Cette violence, proprement tragique, est largement atténuée dans son impact psychologique par la vulgarité du langage qui traverse le film. L'un

des paradoxes les plus étonnants de *Fish and Chips* est que les insultes, les jurons, les abus verbaux sont tellement omniprésents qu'ils se banalisent, conduisant le spectateur à prendre un peu moins au sérieux la violence du conflit.

En France on aime bien transformer les titres des films étrangers. Le titre original de *Fish and Chips* était *East is East*, allusion à un poème de Rudyard Kipling qui commence ainsi : “*L'est c'est l'est et l'ouest c'est l'ouest, et jamais les deux ne se rencontreront.*” C'est ce que le spectateur est tenté de croire à certains moments, le père de famille s'enfermant dans une logique communautaire qui conduit sa famille au bord de l'éclatement. Cependant, Zahir/George est plus anglais qu'il ne veut bien l'admettre. Non seulement il vend des *fish and chips*, mais en plus il boit du thé. Symboliquement, il n'en demande à chaque fois qu'une “*demi-tasse*”. \*  
J. C.

\*\*\*\*\*

## LA GENÈSE

**Film malien**  
**de Cheick Oumar Sissoko**

► Le film porte en exergue dédicatoire : “*À tous ceux qui de par le monde sont victimes de conflits fratricides. À ceux qui font la paix.*” Cela indique dès

l'abord les ambitions du projet et le large débordement de la référence biblique sur le cours de l'histoire, et plus encore ses implications contemporaines. Mais avant d'en mesurer les analogies et les prolongements, voyons l'étape initiale, celle de l'adaptation. Le réalisateur et le scénariste, Jean-Louis Sagot-Duvaurox, ont retenu les chapitres XXIII à XXXVII de la Genèse pour les situer au cœur de l'Afrique. Audace sans bornes et pleine de risques, penseront ceux qui feignent d'ignorer que le continent noir est à présent reconnu comme l'un des berceaux de l'humanité et qui n'ont pas encore pris la mesure du tempérament résolument novateur de Cheick Oumar Sissoko, figure de proue du cinéma africain de l'Ouest, bien décidé avec quelques autres à le tirer des pistes rebattues de l'esthétisme passéiste et de la gaudriole citadine (*Nyamanton*, 1990, *Guimba*, 1993, *Finzan*, 1995). Le voilà donc plantant sa caméra au pied du Hombori Tondo, rotonde de pierre brute qui se dresse à la boucle du Niger et domine l'étendue rocheuse du Sahel, ses troupeaux nomades, ses villages rupestres, ses buissons étiques sous un soleil ardent... et s'attaquant au (plus) grand sujet, dont il va donner une interprétation ethnique mais à usage de l'humanité.



Trois tribus s'affrontent : le clan de l'éleveur Jacob (interprété par le hiératique Sotigui Kouyaté) et des siens qui, entraînés par Juda, cherchent à venger l'enlèvement de Joseph, le fils bien-aimé ; le peuple de chasseurs errants d'Esau (rôle confié, pour accroître la dissidence, au chanteur albinos Salif Keita), lequel a été spolié de son droit d'aînesse ; enfin, les Cananéens sédentaires conduits par Hamor (Balla Moussa Keita), dont le fils Sichem a séduit, enlevé et violé Dina (Fatoumata Diawara), la jolie et frivole fille de Jacob (il faut bien que l'amour ait sa part !).

Tout est en place pour que l'un des mythes fondateurs de l'humanité, celui des conflits fratricides où se déchirèrent les descendants de Noé (nous sommes à peine 300 ans après le déluge !), se déroule sous nos yeux dans une "atmosphère" pas forcément conforme à nos Saintes Histoires. La rivalité des chefs, les ambitions, les passions, les crimes de guerre comme les espoirs de paix se développent dans une "ambiance" africaine où ne manquent pas les scènes de genre (corvées d'eau et de bois, cuisine et lessive, conseil des sages, assemblée des femmes, théories d'enfants chahuteurs, défilés de guerriers aux harnachements impressionnants...), ni même de grands moments panoramiques dignes

de Hollywood ou de Cinecittà, la pacotille et les anachronismes en moins (tel cet inoubliable épisode de la circoncision forcée, à l'enclume, et à la machette, de tous les mâles d'une tribu). Néanmoins l'auteur préserve de bout en bout ses deux objectifs : il ne s'écarte pas du plausible et reste relativement fidèle au modèle. Ainsi, au final, les apparences – y compris géographiques – sont sauvées. Les patriarches réconciliés indiquent à leurs peuples la marche à suivre vers les terres de Misria, dans le nord de l'Égypte prospère. Sissoko ne s'enferme pas dans une reconstitution archaïque qui nous dispense-

rait d'appliquer au monde d'aujourd'hui cette leçon faite de dénonciation des violences entre peuples proches et d'exhortation à explorer à tout prix les voies de la paix et de la réconciliation. \*

A. V.

\*\*\*\*\*

## JE SUIS NÉ D'UNE CIGOGNE

Film français  
de Tony Gatlif

► Le titre est déjà tout un programme et affiche la volonté de l'auteur de passer du rêve à la réalité, d'une symbolique proche de la féerie à un engagement citoyen pour des causes

très présentes : celle des immigrés sans papiers, pour laquelle nombre de ses amis réalisateurs ont manifesté leur solidarité. Lui construit une œuvre comme pièce à conviction, à sa manière fraternelle et intense, puisée sans doute dans ses origines arabo-gitanes qui sont toujours la source la plus abondante de son inspiration (voir, entre autres, *Les princes*, 1982, *Latcho Drom*, 1992, ou *Gadjo Dilo*, 1997). Le tout s'imbriquant dans un mélange de tragédie et de truculence, renforcé de partitions musicales qui sont toujours traitées comme des éléments à part entière de la dramaturgie. On pourrait dire, sans oblitérer son originalité, qu'il est un peu, dans ses thèmes comme dans sa manière, notre Kusturica.

Le film démarre comme un *road movie* presque classique, sinon que le couple d'amoureux en cavale, le chômeur Otto et la coiffeuse Luna, cherche tout juste à fuir la grisaille du quotidien, au prix de quelques larcins dont un indispensable véhicule mais sans commettre, comme le voudrait la tradition, une série de meurtres à chaque station service. Ils s'adjoignent même un comparse, Ali, jeune Beur de banlieue à casquette de rappeur qui, pour bousculer un peu plus les idées toutes faites, sera l'intello du trio. Dans ce flagrant et réjouissant contre-emploi, on a

le plaisir de retrouver Ouassini Embarek, le petit Parisien Miloud en proie aux vertiges marseillais dans le fameux *Bye bye* de Karim Dridi. Il a bien grandi, tout en gardant sa spontanéité et en prouvant une capacité de composition. Si peu d'enfants comédiens franchissent positivement le cap artistique de l'adolescence !

Mais le film prendra son véritable envol, si l'on ose dire, avec la découverte d'une cigogne blessée, aussitôt adoptée et baptisée Mohamed. La voix *off*, désormais indispensable pour développer la métaphore (à base de réincarnation !) nous explique que Mohamed a 25 ans,

qu'il est venu clandestinement d'Algérie planqué sous un camion et qu'il lui faudrait éviter les contrôles et passer la frontière pour retrouver les siens en Allemagne.

Voilà une orientation politique et humaniste pour la balade un peu dilettante de nos trois héros, sans que jamais soit négligé ce qui tout du long se veut prioritairement un acte poétique. D'où vient alors un certain sentiment d'insatisfaction face aux ambitions de l'auteur et à l'implication du propos dans les débats et les circonstances de la France contemporaine ? La reconduction du couple vedette de *Latcho Drom*, si elle marque une belle

fidélité à ses interprètes et le goût de Gatlif à travailler avec des acteurs qu'il apprécie et connaît bien, ne s'avère pas des plus judicieux. Du moins en ce qui concerne Rona Hartner. Cette comédienne d'origine roumaine, qui a choisi ici de limiter son registre à des stridences et des trépidations, ne tarde pas à fatiguer le spectateur et affecte même le jeu plus sobre de son partenaire. C'est d'autant plus regret-

table que Romain Duris a su s'affirmer par ailleurs, notamment dans les films de Cédric Klapisch, comme un jeune comédien très représentatif de la nouvelle génération. ❄

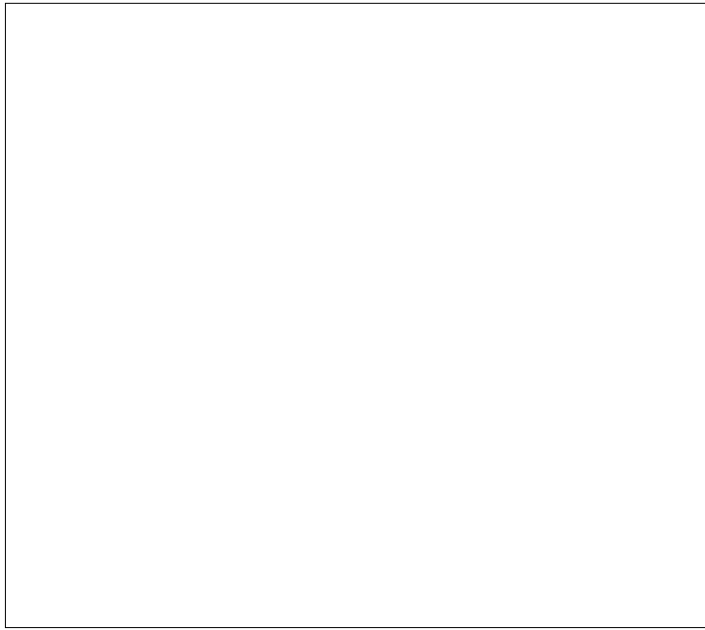
A. V.

❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄❄

## NOS VIES HEUREUSES

**Film français**  
**de Jacques Maillot**

► Apparemment joyeuses face à l'objectif, trois jeunes comédiennes (Marie Payen, Camille Japy et Cécile Richard) complètent l'ironique allusion du titre, un peu calquée sur la manière de *La dolce vita* de Fellini. Elles font partie d'une bande où se croisent copains, copines, ami(e)s d'ami(e)s, inséparables ou séparés, vieilles connaissances ou rencontres de hasard, qui vivent plus ou moins



collectivement et chaotiquement les environs de la trentaine. Même si le film s'organise comme un "choral", selon le mot du réalisateur, autour de six voix dominantes – il y a Julie, Émilie, Cécile et les garçons : Ali (Sami Bouajila), Jean-Paul (Eric Bonicatto) et Lucas (Jean-Michel Portal) –, ces principaux protagonistes ne vont pas manquer de comparses et, dans la construction démocratique du scénario, ils sont nombreux à avoir une partition intéressante. Pensons à Antoine, le mari médecin délaissé (Alain Beigel), à Vincent (Frédéric Gélard), trop jeune amant de la mère de Cécile, à Étienne, l'ami musicien de rencontre (Jalil Lespert), à Sylvie (Sarah Grappin), souffre-douleur dont la douceur même, de tous côtés, attire les coups. Pensons aussi à ceux que

leur âge marginalise à peine par rapport à la "communauté" et où font merveille de précieux comédiens comme Fanny Cottencçon, sacrifiant tout à l'égoïsme et à la séduction, ou Olivier Py, gale-riste renommé renouant avec son passé de travesti de cabaret, bouleversant quand il entonne une complainte de Brigitte Fontaine... Il n'est pas jusqu'à de moindres silhouettes qui font figure de personnages : trois militaires en goguette, un routier probablement clandestin, une exilée brésilienne, un Maghrébin pilier de bistrot (le toujours inquiétant Samir Guesmi)...

Tous s'épaulent, se bousculent, se déchirent pour affronter une réalité qui n'est pas toujours rose. Ils ont en commun leur mal de vivre, parfois conjugué avec les petits bonheurs d'exis-

ter. De façon symbolique et prémonitoire, le film commence par un déménagement, concrétisation matérielle de leur instabilité et, en même temps, de leur solidarité communautaire. C'est qu'ils ne sont pas à l'aise, ni définitivement ni confortablement installés dans leur appart', pas plus que dans leur boulot ou dans leurs histoires d'amour "pas vraiment synchrones". D'autres vacillent jusque dans leur sexualité (Lucas le violent se révélant homo), leur foi (Jean-Paul le catho terrassé par le doute), leur identité (Ali, expulsé au Maroc et ne sachant plus à quel bord se vouer)...

De cette incertitude qui pèse sur leur présent, ils sortiront tous avec des coups, des blessures ou des bleus à l'âme, mais garderont une formidable vitalité pour surmonter les difficultés du futur. Tous sauf une, Cécile, la photographe, seul personnage tragique, auquel le réalisateur avoue s'être le plus identifié. Celle qui aura néanmoins eu le temps et le talent d'immortaliser tous ses amis, comme pour les aider à sortir du flou de leur identité et des passes dangereuses de l'époque. Il faut dire que ce film polyphonique est une aussi grande réussite que les *Passagers* de Jean-Claude Guiguet, qui restent pour nous la référence la plus élogieuse de la sai-

son écoulée (hélas royalement ignorés de toutes les distinctions et trophées de l'année). \*

A. V.

\*\*\*\*\*

## RESSOURCES HUMAINES

Film français  
de Laurent Cantet

► Pour une fois, n'ayons pas peur des mots. Voilà un film qui honore le cinéma français, quelles que soient les distinctions et les médailles que lui attribueront ultérieurement les diverses coteries préposées à cet effet. Se plaçant au cœur de la confusion des sentiments familiaux et des stratégies louvoyantes d'une entreprise moyenne, sans emphase ni dogmatisme, ces *Ressources humaines*, les bien nommées, offrent aux spectateurs la plus actuelle des leçons de civisme dans un climat émotionnel d'une rare intensité.

Frank, jeune étudiant frais émoulu d'une école de commerce parisienne, revient dans sa Normandie natale. Il doit effectuer un stage thématique dans l'usine de sous-traitance métallurgique où son père est ouvrier depuis trente ans. Sa fonction sera de préparer, en consultation avec les cadres et les employés, les modalités d'application des 35 heures. Il s'apercevra vite qu'il n'est que le rouage indispensable d'une manipulation visant à procéder à des licenciements qui n'épargneront même pas son père.

Le cinéma en général, et français en particulier, souffre assez d'un décalage temporel et mondain pour qu'on se réjouisse de cette entrée de plein pied dans l'actualité et la vie ordinaire. Laurent Cantet et son coscénariste Gilles Marchand n'ont pas craint de traiter un fait de société angoissant pour des gens qui ne tiennent pas particuliè-



111

N° 1224 - Mars-avril 2000

CINÉMA



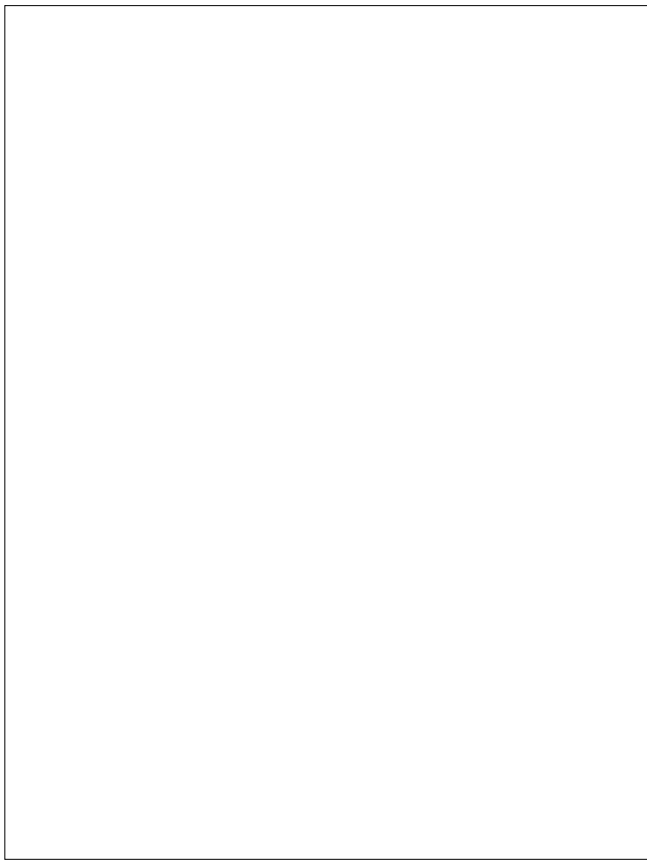
rement le haut du pavé, ni le devant des écrans médiatiques. D'autant qu'ils le font par le biais d'une véritable histoire, nourrie d'émotions fortes, et non en développant une anecdote démonstrative et partisane.

La tâche de Frank ne va pas être simple. Son passage du côté des cols blancs, costume-cravate et petit cartable, accroît le décalage déjà créé par l'éloignement et la réussite de ses études. Son revirement quand il découvre son instrumentalisation au service des basses manœuvres du patronat en fait la cible la plus exposée à toutes les attaques.

C'est tout le mérite de l'interprétation de Jalil Lespert, seul comédien de métier parmi une distribution d'amateurs au naturel stupéfiant, souvent recrutés à l'ANPE en fonction de leur catégorie socioprofessionnelle, de rendre toutes les ambiguïtés et les failles de cette double appartenance, dont il aura du mal à se départir pour ne pas en être la victime ou l'otage.

Ce jeune acteur, interprète favori de Laurent Cantet (on l'avait vu dans *Jeux de plage*, déjà un regard décapant sur les rapports père-fils) fait une création remarquable qui devrait lui réserver un bel avenir. Tout comme à son réalisateur, qui a su traiter un sujet difficile, d'apparence banale, avec tact, nuance et efficacité. \*

A. V.



\*\*\*\*\*

## LA TAULE

Film français  
d'Alain Roback

➤ C'est sans doute pour se débarrasser de références encombrantes que le film commence, en quelque sorte, par son dénouement : l'évasion réussie de l'un des détenus, alors que son complice va regagner sa cellule et s'y enfermer dans le même mutisme exaspérant que depuis le début de son incarcération. Il vrai que, pour s'en tenir au cinéma français, le thème est récurrent, depuis les grandes œuvres mythiques (*Le trou* de Jacques Beker et

*Un condamné à mort s'est échappé* de Robert Bresson) jusqu'au récent *Zonzon* de Laurent Bouhnik (*H&M* n° 1217, janvier-février 1999), qui vit les débuts cinématographiques fracassants de Jamel Debbouze. Le film a d'autres singularités, et tout d'abord le rôle prépondérant donné à l'un des matons, le chef proche de la retraite, sorte de potentat vénal, irascible et sensuel, personnage ingrat auquel se donne passionnément Claude Brasseur. Cet acteur émérite devenant de film en film – rappelons-nous le vieux pied-noir atteint de cataracte dans l'admirable *De*





là plutôt aléatoire. Il en nourrira ses premières images, dont un moyen métrage, *Octobre*, très remarqué à Cannes en 1993, et un documentaire, *Rostov-Luanda*, consacré à un combattant de la lutte de libération angolaise, rencontré par hasard dans l'exil russe.

Abderrahmane Sissako vit aujourd'hui à Paris et se veut médiateur entre l'Europe et l'Afrique. Tout son film se place dans la foulée superbe du poète martiniquais Aimé Césaire, dont des citations ponctuent les images, pour constituer un carnet de "retour au pays natal" : le village de Sokolo au Mali, où demeure toujours son père, bien loin du *bug* médiatique qui s'efforce de secouer une partie de la planète.

Bien sûr, lors du tournage, il s'agissait d'une modeste anticipation, paradoxalement prise sur le vif, ce qui a contribué à accroître le déphasage. *La voix du riz*, la radio locale, a beau s'évertuer à communiquer la fièvre internationale, la vie va son train à Sokolo, décrochée du grand tohu-bohu commémoratif, malgré les transistors, les téléphones saturés et les impatiences du postier et du commentateur, hommes-relais qui voudraient bien établir le contact avec le reste du monde. Mais ni le coiffeur, ni le mécano, ni le tailleur, ni la jolie Nana (c'est son nom !), ni le soleil qui

n'en finit pas de manger l'ombre des murs où se réfugient les paresseux, ni finalement le réalisateur qui parcourt l'air du temps sur sa bécane brinquebalante, affectueux et narquois, n'ont envie de succomber à l'étrange frénésie.

Voilà un tout petit aperçu de ce film délectable dont le ton en surprendra plus d'un. Mais ce n'est pas tout : l'auteur s'est permis encore le plus étourdissant des têtes-à-queue sous forme d'élémentaire politesse à l'égard de ceux qu'il a filmés des jours

durant. Il est précédé d'un reportage de Marie Jaoul de Poncheville, sa collaboratrice, qui présente dans une sorte de désopilante avant-première de plein air le film à venir. Ainsi nous entendons les villageois, futurs protagonistes, porter des jugements pleins de verve sur le film que nous n'avons pas encore vu. Cela ne manque pas de culot mais se situe bien dans une morale de l'échange et de la restitution, que l'enfant du pays a voulu établir avec les siens. ✱

A. V.

